

Si je meure, que l'on m'enterre
Dans la cave où est le vin....

Mais sa voix s'affaiblit peu à peu et finit par se perdre dans l'éloignement.

Ce n'était point un mauvais drôle que Jean Rosier, le saltimbanque, c'était même un honnête homme, dans ce sens que pour rien au monde il n'aurait pris le bien d'autrui, et qu'il aimait tendrement sa femme et sa fille, seulement il avait un défaut qui paradysait toutes ses bonnes qualités, c'était une tendance irrésistible à l'ivrognerie.

Le vin et l'eau-de-vie exerçaient sur lui des fascinations contre lesquelles il n'essayait même pas de lutter, sachant à merveille qu'il serait vaincu dans la lutte, et considérant en définitive sa défaite comme un grand bonheur.

Or, il arrivait à Jean Rosier ce qui n'advient que trop fréquemment parmi les ivrognes, c'est à-dire qu'il ne savait ni ne pouvait porter la boisson.

A peine avait-il bu une bouteille de vin ou quelques gorgées d'alcool, qu'une ivresse rapide, presque instantanée s'emparait de lui, et se manifestait tantôt par les transports d'une gaieté sans cause, tantôt par une humeur sombre et farouche, et par une brutalité quasi bestiale, qui n'épargnait personne, pas même sa femme, pas même sa fille.

De là venaient l'inquiétude et la terreur de Péline, lorsqu'elle avait vu la maîtresse de l'auberge du *Chevreuil-d'Argent* remplir la gourde du saltimbanque.

Le reste du temps, c'est-à-dire quand il n'avait pas eu la fatale occasion de boire, Jean Rosier était l'homme du monde le plus doux et le plus facile : il se laissait mener par sa femme à laquelle il reconnaissait sur lui une très-grande supériorité morale et intellectuelle, et il lui obéissait passivement sans discuter ses volontés et souvent même sans chercher à la comprendre.

Péline, enfant abandonnée, trouvée un beau matin sur une grande route, sur un tas de pierre, à l'entrée d'un village, avait été recueillie et adoptée par une sorte de bohémienne qui comptait la faire mendier un jour pour son compte et qui, en attendant, la nourrissait fort mal et la battait fort bien.

Péline atteignait à peine sa sixième année lorsque cette étrange bienfaitrice mourut.

Elle pleura cette mégère qui lui faisait payer si durement une si maigre hospitalité, et, pour la seconde fois depuis sa naissance, elle se trouva sur la grande route, sans amis et sans pain, obligée pour vivre de solliciter la charité publique.

Si jeune que fût Péline, elle avait une sorte de fierté native qui lui rendait odieuse cette mendicité, accueillie d'ailleurs presque partout par des rebuffades humiliantes et brutales.

Une troupe de saltimbanques vint à passer dans le pays. La petite fille était mignonne et jolie, et ne dépendait de personne : le chef de la bande pensa qu'elle pourrait rendre de petits services immédiats et qu'elle deviendrait par la suite une très-utile acquisition.

En conséquence, il lui proposa de l'amener, et Péline accepta cette offre avec une joie qui tenait du délire.

Nous n'avons point à raconter ici l'existence de l'enfant devenue jeune fille ; disons seulement que Péline, malgré sa fraîche beauté qui se faisait chaque jour plus rayonnante, et

qui lui attirait ce qu'on est convenu d'appeler des propositions brillantes, resta aussi complètement honnête que la fille la plus chaste, élevée sous les yeux et sous la surveillance de la meilleure des mères.

Les déclarations passionnées des jeunes gens, les offres dorées des vieux et riches libertins, ne firent naître dans l'esprit et dans le cœur de Péline ni émotion, ni ambition, et ne lui causèrent que dégoût infini et humiliation profonde. Elle aurait donné tout au monde pour s'y pouvoir soustraire, mais le moyen ? Et qui donc, je vous prie, serait assez naïf pour accepter comme chose sérieuse et respectable la vertu d'une saltimbanque ?

Dans la troupe dont Péline faisait partie, brillait au premier rang un *Alcade* du nom de Jean Rosier. Il devint éperdument amoureux de la jeune fille, sans oser le lui dire, car cet hercule, aux biceps puissants, était d'une nature timide et concentrée.

Il semblait peu probable que Jean Rosier dût être jamais payé de retour. Ce fut cependant ce qui arriva, grâce à une circonstance toute fortuite.

Un soir d'été, les saltimbanques venaient de donner une représentation de leurs exercices dans un gros bourg du midi de la France.

Péline accablée par la chaleur du jour, et ne réfléchissant point au péril qu'elle pouvait courir, avait quitté la baraque pour s'aller promener toute seule au clair de la lune, au bord d'un ruisseau qui traversait le bourg.

La nuit était radieuse ; une brise fraîche et parfumée passait sur la terre et faisait frissonner les branches des saules avec un doux murmure. Les étoiles se miraient dans l'eau tremblotante, comme des lucioles tombées du ciel.

Au milieu de ce calme, de cette fraîcheur, Péline se sentait vivre, et, sans y penser, elle s'était éloigné beaucoup, lorsqu'elle se trouva tout à coup en face d'une bande de cinq ou six mauvais drôles qui la reconnurent, l'entourèrent et commencèrent à l'accabler de leurs brutales galanteries.

Un tel début prouvait clairement que bientôt les jeunes misérables ne reculeraient point devant les plus odieuses violences. Péline éperdue se débattait, appelait à l'aide, mais presque sans espoir, car l'endroit était désert et l'heure avancée.

Elle se jurait à elle-même de résister, cependant de résister jusqu'à la mort, et elle se tenait bravement parole, quand soudain un homme bondit sur les assaillants avec un cri de colère, les renversa, dans un impétueux élan, comme les épis mûrs coupés par le faucheur, jeta deux d'entre eux au milieu du ruisseau, soula les autres sous ses pieds et les laissa tout meurtris, disloqués, presque sans connaissance.

Il saisit ensuite et souleva Péline, qui n'avait plus de force, maintenant que le péril était passé, et il l'emporta dans ses bras, comme une mère emporte son enfant endormi.

Ce sauveur, arrivé si fort à propos, ne se trouvait là, hâtons-nous de le dire, ni par miracle, ni par hasard.

C'était Jean Rosier, qui, depuis le moment où la jeune fille avait quitté la baraque des saltimbanques, la suivait à distance, assez loin pour qu'elle ne s'aperçût point de cette surveillance occulte, assez près pour qu'il lui fût possible de venir à son aide en cas de besoin.

On vient d'avoir la preuve que la précaution était bonne.